

PAROLES DU CONCERT

AIMER ! AIMER À VOIX HAUTE !

LA VOIX HUMAINE (1958)

Francis Poulenc (1899-1963) – Jean Cocteau (1889-1963)

On sonne. Allô, allô, mais non, Madame, nous sommes plusieurs sur la ligne, raccrochez ! Vous êtes avec une abonnée. Mais, Madame, raccrochez vous-même ! Allô, Mademoiselle ! Mais non, ce n'est pas le docteur Schmitt. Zéro huit, pas zéro sept. Allô ! C'est ridicule. On me demande ; je ne sais pas.

On sonne. Allô ! Mais, Madame, que voulez-vous que j'y fasse ? Comment, ma faute ? Pas du tout. Allô, Mademoiselle ! Dites à cette dame de se retirer. *Elle raccroche.*

On sonne. Allô, c'est toi ? Oui, très bien. C'était un vrai supplice de t'entendre à travers tout ce monde... oui... oui... non... c'est une chance... Je rentre il y a dix minutes. Tu n'avais pas encore appelé ? Ah ! Non, non. J'ai dîné dehors, chez Marthe. Il doit être onze heures un quart. Tu es chez toi ? Alors regarde la pendule électrique. C'est ce que je pensais.

Oui, oui, mon chéri. Hier soir ?

Hier soir je me suis couchée tout de suite et comme je ne pouvais pas m'endormir, j'ai pris un comprimé. Non, un seul, à neuf heures.

J'avais un peu mal à la tête, mais je me suis secouée. Marthe est venue. Elle a déjeuné avec moi.

J'ai fait des courses. Je suis rentrée à la maison. J'ai ... Quoi ? Très forte...

J'ai beaucoup, beaucoup de courage... Après ? Après je me suis habillée, Marthe est venue me prendre. Je rentre de chez elle. Elle a été parfaite. Elle a cet air, mais elle ne l'est pas. Tu avais raison, comme toujours.

Ma robe rose, avec la fourrure... Mon chapeau noir. Oui, j'ai encore mon chapeau sur la tête. Et toi, tu rentres ? Tu es resté à la maison ? Quel procès ? Ah ! Oui – Allô ! Chéri...

Si on coupe, redemande-moi tout de suite.

Allô ! Non, je suis là.

Le sac ? Tes lettres et les miennes. Tu peux le faire prendre quand tu veux. Un peu dur...

Je comprends. Oh ! Mon chéri, ne t'excuse pas, c'est très naturel et c'est moi qui suis stupide.

Tu es gentil... ... Tu es gentil. Moi non plus, je ne me croyais pas si forte.

Quelle comédie ? Allô ! Qui ? Que je te joue la comédie, moi ! Tu me connais, je suis incapable de prendre sur moi. Pas du tout... Pas du tout. Très calme. Tu l'entendrais. Je dis : tu l'entendrais.

Je n'ai pas la voix d'une personne qui cache quelque chose. Non. J'ai décidé d'avoir du courage et j'en aurai.

J'ai ce que je mérite.

J'ai voulu être folle et avoir un bonheur fou. Chéri, écoute... Allô ! Chéri. Laisse... Allô !

Laisse-moi parler. Ne t'accuse pas. Tout est ma faute. Si, si. Souviens-toi du dimanche de Versailles et du pneumatique. Ah ! Alors ! C'est moi qui ai voulu venir, c'est moi qui t'ai

fermé la bouche, c'est moi qui t'ai dit que tout m'était égal. Non, non, là tu es injuste. J'ai téléphoné la première, un mardi. J'en suis sûre. Un mardi vingt-sept. Tu penses bien que je connais ces dates par cœur...

Ta mère ? Pourquoi ? Ce n'est vraiment pas la peine. Je ne sais pas encore. Oui, peut-être. Oh ! Non, sûrement pas tout de suite, et toi ?

Demain ? Je ne savais pas que c'était si rapide. Alors, attends, c'est très simple : Demain matin le sac sera chez le concierge. Joseph n'aura qu'à passer le prendre.

Oh ! Moi, tu sais, il est possible que je reste, comme il est possible que j'aille passer quelques jours à la campagne, chez Marthe. Oui, mon chéri... mais oui, mon chéri...

Allô ! Et comme ça ? Pourtant je parle très fort. Et là, tu m'entends ? Je dis : et là, tu m'entends ? C'est drôle parce que moi je t'entends comme si tu étais dans la chambre. Allô ! Allô ! Allons, bon ! Maintenant c'est moi qui ne t'entends plus. Si, mais très loin, très loin. Toi, tu m'entends. C'est chacun son tour. Non, très bien. J'entends même mieux que tout à l'heure, mais ton appareil résonne. On dirait que ce n'est pas ton appareil.

Je te vois, tu sais. Quel foulard ?... Le foulard rouge. Tu as tes manches retroussées. Ta main gauche ? Le récepteur. Ta main droite ? Ton stylographe. Tu dessines sur le buvard, des profils, des cœurs, des étoiles. Ah ! Tu ris ! J'ai des yeux à la place des oreilles.

Oh ! Non, mon chéri, surtout ne me regarde pas. Peur ? Non, je n'aurai pas peur... C'est pire. Enfin je n'ai plus l'habitude de dormir seule. Oui, oui, oui, je te promets, je te promets, tu es gentil.

Je ne sais pas. J'évite de me regarder. Je n'ose plus allumer dans le cabinet de toilette. Hier, je me suis trouvée nez à nez avec une vieille dame... Non, non ! Une vieille dame maigre avec des cheveux blancs et une foule de petites rides. Tu es bien bon ! Mais, mon chéri, une figure admirable, c'est pire que tout, c'est pour les artistes. J'aimais mieux quand tu disais : Regardez-moi cette vilaine petite gueule ! Oui, cher Monsieur ! Je plaisantais. Tu es bête... Heureusement que tu es maladroit et que tu m'aimes. Si tu ne m'aimais pas et si tu étais adroit, le téléphone deviendrait une arme effrayante. Une arme qui ne laisse pas de traces, qui ne fait pas de bruit. Moi, méchante ? Allô ! Allô, chéri... Où es-tu ? Allô, allô, Mademoiselle, allô, Mademoiselle, on coupe. *Elle raccroche.*

On sonne. Allô, c'est toi ?... Mais non, Mademoiselle. On m'a coupée... Je ne sais pas... C'est-à-dire... Si, attendez... Auteuil zéro quatre virgule sept. Allô ! Pas libre ? Allô, Mademoiselle, il me redemande. Bien. *Elle raccroche.*

On sonne. Allô ! Auteuil zéro quatre virgule sept ? Allô ! C'est vous, Joseph ?... C'est Madame. On nous avait coupés avec Monsieur. Pas là ? Oui, oui, il ne rentre pas ce soir... C'est vrai, je suis stupide ! Monsieur me téléphonait d'un restaurant, on a coupé et je redemande son numéro... Excusez-moi, Joseph. Merci, merci. Bonsoir, Joseph... *Elle raccroche.*

On sonne. Allô ! Ah ! Chéri ! C'est toi ? On avait coupé. Non, non. J'attendais. On sonnait, je décrochais et il n'y avait personne. Sans doute... Bien sûr... Tu as sommeil ? Tu es bon d'avoir téléphoné, très bon. Non, je suis là. Quoi ? Pardonne, c'est absurde. Rien, rien, je n'ai rien. Je te jure que je n'ai rien. C'est pareil. Rien du tout. Tu te trompes. Seulement, tu comprends, on parle, on parle...

Écoute, mon amour. Je ne t'ai jamais menti. Oui, je sais, je sais, je te crois, j'en suis convaincue... Non, ce n'est pas ça... C'est parce que je viens de te mentir... Là, au téléphone, depuis un quart d'heure, je te mens. Je sais bien que je n'ai plus aucune chance à attendre, mais mentir ne porte pas la chance et puis je n'aime pas te mentir, je ne peux pas, je ne veux pas te mentir, même pour ton bien. Oh ! Rien de grave, mon chéri. Seulement je mentais en te décrivant ma robe

et en te disant que j'avais dîné chez Marthe...

Je n'ai pas dîné, je n'ai pas ma robe rose. J'ai un manteau sur ma chemise, parce qu'à force d'attendre ton téléphone, à force de regarder l'appareil, de m'asseoir, de me lever, de marcher de long en large, je devenais folle !

Alors j'ai mis un manteau et j'allais sortir, prendre un taxi, me faire mener devant tes fenêtres, pour attendre...

Eh bien, attendre, attendre je ne sais quoi. Tu as raison. Si, je t'écoute... Je serai sage, je répondrai à tout, je te jure.

Ici... Je n'ai rien mangé. Je ne pouvais pas. J'ai été très malade. Hier soir, j'ai voulu prendre un comprimé pour dormir ; je me suis dit que si j'en prenais plus, je dormirais mieux et que si je les prenais tous, je dormirais sans rêve, sans réveil, je serais morte. J'en ai avalé douze dans de l'eau chaude. Comme une masse. Et j'ai eu un rêve. J'ai rêvé ce qui est. Je me suis réveillée toute contente parce que c'était un rêve, et quand j'ai su que c'était vrai, que j'étais seule, que je n'avais pas la tête sur ton cou, j'ai senti que je ne pouvais pas vivre.

Légère, légère et froide et je ne sentais plus mon cœur battre et la mort était longue à venir et comme j'avais une angoisse épouvantable, au bout d'une heure j'ai téléphoné à Marthe. Je n'avais pas le courage de mourir seule.

Chéri... Chéri...

Il était quatre heures du matin. Elle est arrivée avec le docteur qui habite son immeuble. J'avais plus de quarante.

Le docteur a fait une ordonnance et Marthe est restée jusqu'à ce soir. Je l'ai suppliée de partir parce que tu m'avais dit que tu téléphonerais et j'avais peur qu'on m'empêche de parler. Très, très bien. Ne t'inquiète pas.

Allô ! Je croyais qu'on avait coupé. Tu es bon, mon chéri. Mon pauvre chéri à qui j'ai fait du mal. Oui, parle, parle, dis n'importe quoi. Je souffrais à me rouler par terre et il suffit que tu parles pour que je me sente bien, que je ferme les yeux. Tu sais, quelquefois quand nous étions couchés et que j'avais ma tête à sa petite place contre ta poitrine, j'entendais ta voix, exactement la même que ce soir dans l'appareil.

Allô ! J'entends de la musique... Je dis : J'entends de la musique. Eh bien, tu devrais cogner au mur et empêcher ces voisins de jouer du gramophone à des heures pareilles.

C'est inutile. Du reste, le docteur de Marthe reviendra demain. Ne t'inquiète pas. Mais oui. Elle te donnera des nouvelles.

Quoi ? Oh ! Si, mille fois mieux. Si tu n'avais pas appelé, je serais morte.

Pardonne-moi. Je sais que cette scène est intolérable et que tu as bien de la patience, mais comprends-moi, je souffre, je souffre. Ce fil, c'est le dernier qui me rattache encore à nous.

Avant-hier soir ? J'ai dormi. Je m'étais couchée avec le téléphone... Non, non. Dans mon lit.

Oui. Je sais. Je suis très ridicule, mais j'avais le téléphone dans mon lit et malgré tout, on est relié par le téléphone.

Parce que tu me parles.

Voilà cinq ans que je vis de toi, que tu es mon seul air respirable, que je passe mon temps à t'attendre, à te croire mort si tu es en retard, à mourir de te croire mort, à revivre quand tu entres et quand tu es là, enfin, à mourir de peur que tu partes. Maintenant, j'ai de l'air parce que tu me parles.

C'est entendu, mon amour ; j'ai dormi. J'ai dormi parce que c'était la première fois. Le premier soir, on dort. Ce qu'on ne supporte pas c'est la seconde nuit, hier, et la troisième, ce soir, et des jours et des jours à faire quoi, mon Dieu ?

Et... et en admettant que je dorme, après le sommeil il y a les rêves et le réveil et manger et se lever et se laver et sortir et aller où ? Mais, mon pauvre chéri, je n'ai jamais eu rien d'autre à faire que toi.

Marthe a sa vie organisée. Seule.

Voilà deux jours qu'il ne quitte pas l'antichambre. J'ai voulu l'appeler, le caresser. Il refuse qu'on le touche. Un peu plus, il me mordrait. Oui, moi! Je te jure qu'il m'effraye. Il ne mange plus. Il ne bouge plus. Et quand il me regarde, il me donne la chair de poule.

Comment veux-tu que je sache ? Il croit peut-être que je t'ai fait du mal... Pauvre bête !

Je n'ai aucune raison de lui en vouloir. Je ne le comprends que trop bien. Il t'aime. Il ne te voit plus rentrer. Il croit que c'est ma faute.

Oui, mon chéri. C'est entendu ; mais c'est un chien. Malgré son intelligence, il ne peut pas le deviner.

Mais, je ne sais pas, mon chéri ! Comment veux-tu que je sache ? On n'est plus soi-même. Songe que j'ai déchiré tout le paquet de mes photographies d'un seul coup, sans m'en apercevoir. Même pour un homme, ce serait un tour de force.

Allô ! Allô ! Madame, retirez-vous. Vous êtes avec des abonnés. Allô ! Mais non, Madame. Mais, Madame, nous ne cherchons pas à être intéressants. Si vous nous trouvez ridicules, pourquoi perdez-vous votre temps au lieu de raccrocher ? Oh ! Ne te fâche pas... Enfin ! Non, non. Elle a raccroché après avoir dit cette chose ignoble.

Tu as l'air frappé. Si, tu es frappé, je connais ta voix. Mais, mon chéri, cette femme doit être très mal et elle ne te connaît pas. Elle croit que tu es comme les autres hommes.

Mais non, mon chéri, ce n'est pas du tout pareil. Pour les gens, on s'aime ou se déteste.

Les ruptures sont des ruptures. Ils regardent vite. Tu ne leur feras jamais comprendre...

Tu ne leur feras jamais comprendre certaines choses. Le mieux est de faire comme moi et de s'en moquer complètement. Oh !

Rien. Je crois que nous parlons comme d'habitude et puis tout à coup la vérité me revient.

Dans le temps, on se voyait. On pouvait perdre la tête, oublier ses promesses, risquer l'impossible, convaincre ceux qu'on adorait en les embrassant, en s'accrochant à eux. Un regard pouvait changer tout. Mais avec cet appareil, ce qui est fini est fini.

Sois tranquille. On ne se suicide pas deux fois. Je ne saurais pas acheter un revolver... Tu ne me vois pas achetant un revolver. Où trouverais-je la force de combiner un mensonge, mon pauvre adoré ?

Aucune... J'aurais dû avoir du courage. Il y a des circonstances où le mensonge est utile.

Toi, si tu me mentais pour rendre la séparation moins pénible... Je ne dis pas que tu mentes. Je dis : si tu mentais et que je le sache.

Si, par exemple, tu n'étais pas chez toi, et que tu me dises... Non, non, mon chéri ! Écoute...

Je te crois. Si, tu prends une voix méchante.

Je disais simplement que si tu me trompais par bonté d'âme et que je m'en aperçoive, je n'en aurais que plus de tendresse pour toi.

Allô ! Allô ! Mon Dieu, faites qu'il redemande. Mon Dieu, faites qu'il redemande.

Mon Dieu, faites qu'il redemande. Mon Dieu, faites qu'il redemande. Mon Dieu faites
On sonne.

On avait coupé. J'étais en train de te dire que si tu me mentais par bonté et que je m'en aperçoive, je n'en aurais que plus de tendresse pour toi.

Bien sûr... Tu es fou ! Mon amour... Mon cher amour...

Elle enroule le fil autour de son cou.

Je sais bien qu'il le faut, mais c'est atroce. Jamais je n'aurai ce courage. Oui. On a l'illusion d'être l'un contre l'autre et brusquement on met des caves, des égouts, toute une ville entre soi. J'ai le fil autour de mon cou. J'ai ta voix autour de mon cou. Ta voix autour de mon cou... Il faudrait que le bureau nous coupe par hasard. Oh ! Mon chéri !

Comment peux-tu imaginer que je pense une chose si laide ? Je sais bien que cette opération est encore plus cruelle à faire de ton côté que du mien... Non... Non...

À Marseille ?... Écoute, chéri, puisque vous serez à Marseille après-demain soir, je voudrais... enfin j'aimerais... j'aimerais que tu ne descendes pas à l'hôtel où nous descendons d'habitude. Tu n'es pas fâché ? Parce que les choses que je n'imagine pas n'existent pas, ou bien, elles existent dans une espèce de lieu très vague et qui fait moins de mal... tu comprends ? Merci... merci. Tu es bon. Je t'aime.

Elle se lève et se dirige vers le lit avec l'appareil à la main.

Alors, voilà. J'allais dire machinalement : A tout de suite. J'en doute. Oh ! C'est mieux.

Beaucoup mieux. Elle se couche sur le lit et serre l'appareil dans ses bras.

Mon chéri... Mon beau chéri. Je suis forte. Dépêche-toi. Vas-y. Coupe ! Coupe vite !

Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime... t'aime.

Le récepteur tombe par terre.

RIDEAU

Février-Juin 1958, Cannes, Saint-Raphaël, Noizay.

SE TUTTI I MALI MIEI (1770) **Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)**

Se tutti i mali miei
io ti potessi dir,
divider ti farei
per tenerezza il cor.
In questo amaro passo
sì giusto è il mio martir,
che, se tu fossi un sasso,
ne piangeresti ancor.

Si tous mes malheurs
Je pouvais te dire,
Je les partagerais
Pour attendrir ton coeur.
En cet amer instant
Si juste est mon martyr
Que, si tu étais de pierre,
Tu pleurerais encore.

GUALTIER MALDÉ... CARO NOME (1851)

Giuseppe Verdi (1813-1901)

Gualtier Maldè...nome di lui sì amato,
ti scolpisci nel core innamorato!

Caro nome che il mio cor
festi primo palpitar,
le delizie dell'amor
mi dêi sempre rammentar!

Col pensier il mio desir
a te sempre volerà,
e fin l'ultimo mio sospir,
caro nome, tuo sarà.

Col pensier, ecc.

(Sale al terrazzo con una lanterna.)

Gualtier Maldè!

Gualtier Maldé... nom de celui que j'aime tant,
grave-toi dans mon cœur amoureux !

Cher nom, toi qui le premier
fit frissonner mon cœur,
c'est toi qui devras toujours
me rappeler les délices de l'amour.

Par la pensée, mon desir

s'envolera toujours vers toi,
et mon dernier soupir, lui aussi,
cher nom, sera pour toi.

Par la pensée, etc.

(Elle sort sur la terrasse, avec une lanterne.)

Gualtier Maldé !

DUO DES FLEURS (1883)

Léo Delibes (1836-1891)

Viens, Mallika, les lianes en fleurs
Jettent déjà leur ombre
Sur le ruisseau sacré qui coule,
calme et sombre,
Eveillé par le chant des oiseaux tapageurs!

Oh! maîtresse,
C'est l'heure où je te vois sourire,
L'heure bénie où je puis lire
dans le coeur toujours fermé de Lakmé!

**Sous le dôme épais
Où le blanc jasmin
À la rose s'assemble
Sur la rive en fleurs,
Riant au matin
Viens, descendons ensemble.**

Doucement glissons de son flot charmant
Suivons le courant fuyant
Dans l'onde frémissante
D'une main nonchalante
Viens, gagnons le bord,
Où la source dort et
L'oiseau, l'oiseau chante

TRIO FINAL DU ROSENKAVALIER (1911)

Richard Strauss (1864-1949)

MARSCHALLIN (fürsich)

Hab' mir's gelobt,
ihn liebzuhaben in der richtigen Weis'.
Daß ich selbst sein' Lieb' zu einer ander'n
noch lieb hab' !
Hab' mir freilich nicht gedacht,
daß es so bald mir auferlegt sollt' werden!
Es sind die mehreren Dinge auf der Welt,
so daß sie eins nicht glauben tät',
wenn man sie möcht' erzählen hör'n.
Alleinig, wer's erlebt,
der glaubt daran und weiß nicht wie ...
Da steht der Bub, und da steh' ich,
und mit dem fremden Mäd'el dort
wird er so glücklich sein, als wie halt Männer
das Glücklichsein versteh'n.

OCTAVIAN (fürsich)

Es ist was kommen
und ist was g'scheh' n.
Ich möcht' sie fragen:
Darf s denn sein? und g'rad' die Frag',
die spür' ich, daß sie mir verboten ist.
Ich möcht' sie fragen:
Warum zittert was in mir? -
Ist denn ein großes Unrecht g'scheh'n?
Und g'rad' an die
darf ich die Frag' nicht tun -
und dann seh' ich dich an,
Sophie, und seh' nur dich und spür' nur dich,
Sophie, und weiß von nichts als nur:
Ich hab' dich lieb.

SOPHIE (fürsich)

Mir ist wie in der Kirch'n,
heilig ist mir und so bang.
Und doch ist mir unheilig auch!
Ich weiß nicht, wie mir ist.
Ich möcht' mich niederknien dort vor der Frau
und möcht' ihr was antun,
denn ich spür', sie gibt mir ihn
und nimmt mir was
von ihm zugleich.
Weiß gar nicht, wie mir ist!
Möcht' all's verstehen
und möcht' auch nichts verstehen.
Möcht' fragen und nicht fragen,
wird mir heiß und kalt.
Und spür' nur dich und weiß nur eins:

LA MARECHALE (à part)

Je me suis juré
de l'aimer comme il le fallait,
et d'aimer même l'amour qu'il aurait
pour d'autres. Je ne m'étais certes pas douté
que cela devrait me surprendre si vite!
La plupart des choses qui arrivent ici-bas
sont telles qu'on ne les croirait pas
si l'on pouvait les entendre raconter.
Seul celui qui les a éprouvées y croit,
mais sans savoir comment -
voici cet enfant, et me voici, moi, et avec cette
petite étrangère que voilà,
il sera aussi heureux qu'on peut l'être,
de la façon dont les hommes
entendent le bonheur.

OCTAVIEN (à part)

Quelque chose est survenu,
quelque chose s'est passé.
Je voudrais lui demander:
est-ce possible? Mai je sens que cette
question m'est précisément interdite.
Je voudrais lui demander:
pourquoi est-ce que quelque chose en moi frémit?
Y a-t-il donc eu quelque grave injustice?
Et c'est justement à elle
que je ne dois pas poser cette question -
et puis je te vois là.
Sophie, et je ne vois que toi, je ne sens que toi,
Sophie, et je ne connais rien en dehors de mon
amour pour toi.

SOPHIE (à part)

J'ai le sentiment d'être à l'église,
tant je suis impressionnée et effrayée.
Et pourtant je me sens aussi à mon aise!
Je ne sais pas ce que je ressens.
Je voudrais m'agenouiller devant cette dame
et faire quelque chose pour elle,
parce que je sens qu'elle me le donne,
pourtant elle m'enlève en même temps
quelque chose de lui.
Je ne sais vraiment pas ce que je ressens!
Je voudrais tout comprendre et
je voudrais aussi ne rien comprendre.
Je voudrais demander et ne rien demander,
j'en suis bouleversée.
Et je ne sens que toi et je ne sais qu'une chose:

Dich hab' ich lieb!

MARSCHALLIN
In Gottes Namen.

OCTAVIAN
Spür' nur dich, spür' nur dich allein
und daß wir beieinander sein!
Geht all' sonst wie Traum dahin
vor meinem Sinn!

SOPHIE
Ist ein Traum, kann nicht wirklich sein,
daß wir zwei beieinander sein,
beieinand' für alle Zeit
und Ewigkeit!

OCTAVIAN
War ein Haus wo, da warst du drein,
und die Leute schicken mich hinein,
mich daraus in die Seligkeit!
Die waren gescheit!

SOPHIE
Kannst Du lachen? Mir ist zur Stell'
bang' wie an der himmlischen Schwel!'!
Halt mich! ein schwach Ding,
wie ich bin, sink' dir dahin!

FAZNINAL
Sind halt aso, die jungen Leut'!

MARSCHALLIN
Ja, ja.

OCTAVIAN
Spür' nur dich, spür' nur dich allein
und daß wir beieinander sein!
Geht all' sonst wie Traum dahin
vor meinem Sinn!

SOPHIE
Ist ein Traum, kann nicht wirklich sein,
daß wir zwei beieinander sein,
beieinand' für alle Zeit
und Ewigkeit!

je t'aime!

LA MARECHALE
Au nom de Dieu.

OCTAVIEN
Je ne sens que toi, je ne sens que toi seule
et que nous sommes ensemble!
Tout le reste passe comme un songe
devant mes yeux!

SOPHIE
C'est un rêve, ça ne peut être vrai,
que nous sommes tous les deux réunis,
ensemble à jamais
en toute éternité!

OCTAVIEN
Il y avait quelque part une maison,
tu étais dedans, et les gens m'ont fait entrer,
tout droit dans la félicité!
Ils avaient raison!

SOPHIE
Peux-tu rire? Je suis tout aussi impressionnée
que si j'étais au seuil du paradis!
Serre-moi! La faible petite personne que je suis
défaillie dans tes bras!

FANINAL
Ils sont ainsi, tous ces jeunes gens!

LA MARECHALE
Oui, oui.

OCTAVIEN
Je ne sens que toi, je ne sens que toi seule
et que nous sommes ensemble!
Tout le reste passe comme un songe
devant mes yeux!

SOPHIE
C'est un songe, ça ne peut être vrai,
que nous sommes tous les deux réunis,
ensemble à jamais,
en toute éternité!